Dr. G. Z. PÉTRESCO

CHARLES DAVILA
ET
L'INFLUENCE FRANÇAISE
SUR
LA MÉDECINE ROUMAINE

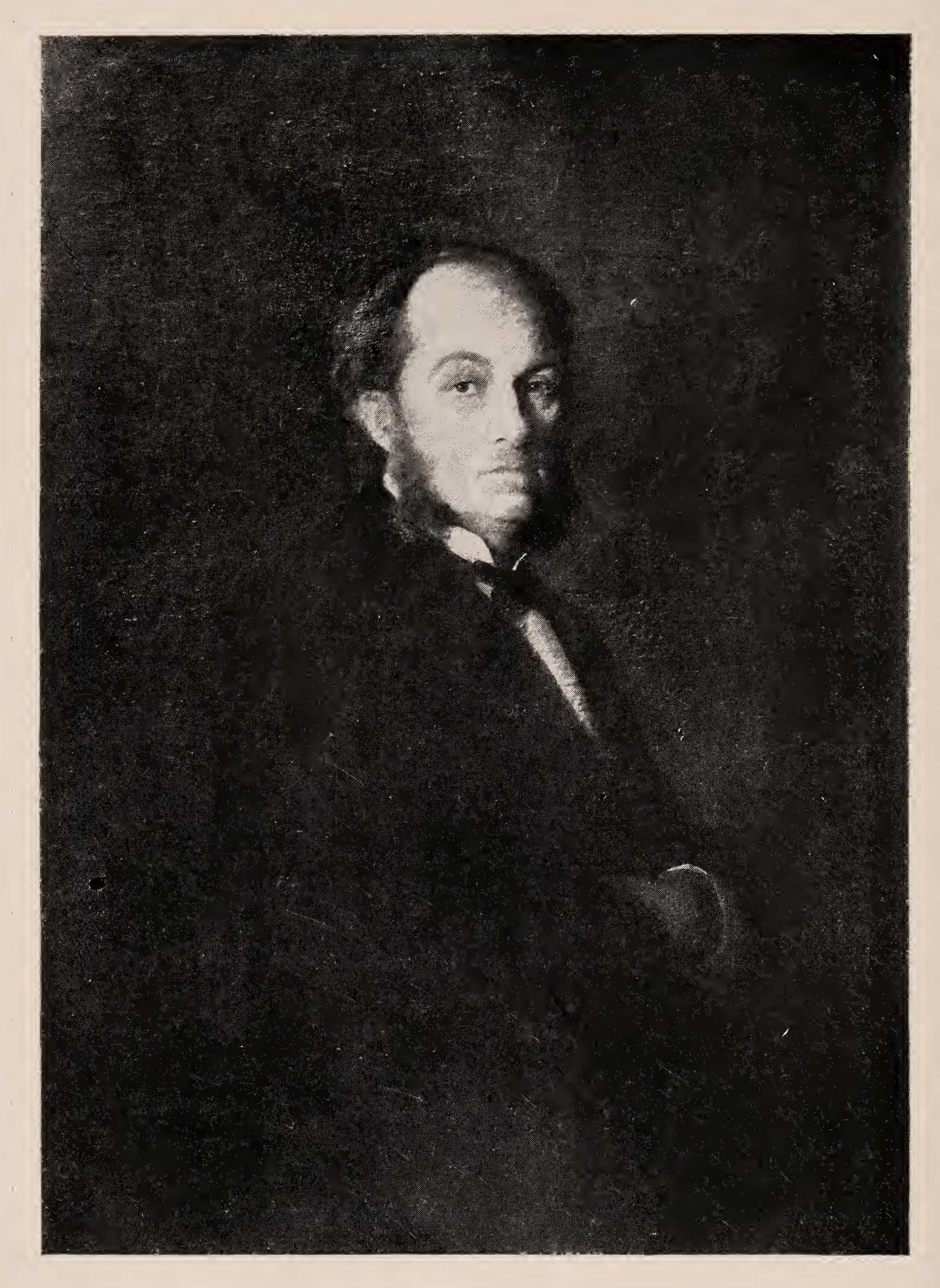


BUCAREST

IMPRIMERIE „CULTURA", RUE CAMPINEANU, 15

1930

CHARLES DAVILA



Davila peint par N. Grigoresco

Dr. G. Z. PÉTRESCO

CHARLES DAVILA

ET

L'INFLUENCE FRANÇAISE

SUR

LA MÉDECINE ROUMAINE



BUCAREST

IMPRIMERIE „CULTURA“, RUE CAMPINEANU, 15

1930

CHARLES DAVILA ET L'INFLUENCE FRANÇAISE SUR LA MÉDECINE ROUMAINE

Ce n'est pas d'hier que date l'influence française en Roumanie.

A la fin du siècle passé elle avait son historien, un savant de grand mérite[1]). Ce qu'en écrivait cet auteur, fixe l'ancienneté de ses origines avec une précision suffisante. Elles remonteraient selon lui à la moitié du XVIII-e S. De plus, nous sommes pleinement édifiés par son oeuvre, au sujet de l'ampleur et de l'importance sans cesse grandissante de l'action favorable exercée pendant près de cent cinquante ans, par la France, sur le développement de la vie intellectuelle dans les Pays Roumains, avec toutes les conséquences politiques ou sociales qui s'ensuivirent. Les choses il y a quelque quarante ans en étaient à ce point que P. Eliade pouvait dire avec raison: „On est encore à se demander si la Roumanie est autre chose qu'une petite France en Orient, si l'âme roumaine a pris pleinement possession d'elle-même".

Dix ans auparavant, un autre auteur avait écrit déjà:

„La Roumanie est en quelque sorte une création de la France. Celle-ci ne lui a pas seulement donné son

1) *Pompiliu Eliade*. — De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie. Les origines. Paris. E, Leroux 1898.

appui politique, elle lui a aussi formé l'esprit[2]". — Et plus loin: „En somme, toute notre culture intellectuelle est une importation française".

Il est de fait que, quoiqu'il en soit des origines mêmes de l'influence française, elle était devenue une force irrésistible à partir de 1789, car dès les premiers épisodes de la grande révolution les Principautés Danubiennes qui gémissaient dans l'esclavage, tournaient leurs regards vers la France et toute l'ésperance des nationalistes roumains escomptait l'action du grand peuple qui avait rejeté le joug de la tyranie. Avec les premiers émigrès établis en Valachie et en Moldavie, la civilisation de ces pays arrivait à un tournant, leur renaissance était sonnée, et le nouvel essor que prenait leur culture sous l'impulsion des idées françaises ne devait plus être enrayé par l'effet de forces contraires. Le grécisme entrait dans son déclin.

L'épopée de Napoléon I-er, en sa course vertigineuse du Consulat à l'Empire, fascina tous les esprits et tant que dura sa splendeur, on fût dans l'attente d'une intervention décisive providentielle de ce génie unique. Le sort voulut que le grand empereur tant aimé — à son insu du reste — des Principautés, soit en effet leur sauveur, mais ce ne fut que son propre désastre, qui leur valut la rédemption. Elles échappaient, grâce à l'expédition glorieuse mais malheureuse de 1812, au plus grand péril qu'elles eussent jamais affronté: leur engloutissement par le collosse du Nord. Aussi en gardèrent-elles une reconnaisance infinie au peuple dont l'éclat et la renommée parvenaient enfin, de tant de façons jusques à elles.

L'attrait de la France devenant de plus en plus puissant, la jeunesse moldo-valaque assoifée de clarté et d'idéal commença de s'y rendre à l'envie. Elle y alla chercher non pas autant son instruction que l'éducation civique par l'exemple, cette éducation qui seule devait faire la conscience nationale, les idées d'indépen-

2) *Alexandre Démetresco.* — L'influence de la langue et de la littérature françaises en Roumanie Lausanne, Corboz et C-ie 1888.

dance politique et les tendances progressistes de la génération roumaine de 1848, 1859 et 1877.

L'appui que lors du Congrès de Paris de 1856, le gouvernement de Napoléon III donna aux Pays Roumains, y augmenta encore l'attrait du foyer de la civilisation occidentale, qui seul leur était bien connu. On commença à faire venir de Paris, le plus de journaux et de revues de toutes sortes, qu'il fut possible.

Les grands écrivains de France, qui avaient mis leur plume au service de la cause des Principautés Danubiennes, contribuèrent au rapprochement spirituel d'autant plus durable qu'il comprenait deux nations dont l'âme autant que l'ascendance présentaient bien des points communs.

L'école française était devenue du reste dominante de toute l'instruction extensive qui inaugurait le second quart du XIX-e Siècle, dans les Pays Roumains. Il n'y eut plus bientôt que des programmes français, des livres traduits du français et même un corps enseignant en grande partie français ou élevé en France. Mais comme le passage des Principautés, d'un état semi-barbare à une vie matérielle et spirituelle notablement plus élevée avait été assez brusque, la diffusion d'un fond cultural aussi considérable que celui que leur offrait l'Occident, se heurtait à une difficulté essentielle: La langue littéraire du pays était beaucoup trop pauvre pour s'y prêter. Les Roumains tournèrent cet obstacle en adoptant la terminologie scientifique française telle que, ou à peine altérée par les flexions propres à leur langue. Ce que, en fait de racines latines, ils n'avaient point gardé — l'usage du latin s'étant perdu depuis bien longtemps — leur revint ainsi par la voie détournée du Français, ayant subi quelques modifications qui n'embarrassaient personne. Tous les manuels didactiques de l'époque en font foi, et le langage hybride créé alors, s'est conservé en partie jusqu'à nos jours, au grand désespoir des puristes.

Pour ce qui est de la médecine, comme elle ne constituait pas avant la seconde moitié du XVIII-e Siècle, l'ob-

jet d'un enseignement spécial, elle n'avait pas de language formé. Les quelques auteurs de ce temps, étaient bien embarrassés pour exprimer leur pensée, et la terminologie qu'on trouve dans leurs écrits est, non seulement des plus arbitraires, mais le plus souvent, tout à fait particulière à chacun d'eux. Le seul moyen de s'entendre dans cet état de choses, restait l'emploi des termes latins ou grecs purs. Or, la pratique étant surtout aux mains d'Allemands et de Grecs, les premiers employèrent le latin, les autres le grec, et comme le commerce entre confrères des deux nationalités était très restreint, il y avait des chances que l'on tombât d'accord. Un nombre assez petit de gradués des écoles française (Paris, Montpellier, Marseille, Perpignan) établis à Bucarest ou Iassy avant 1860, n'avaient pu y changer en rien la physionomie du monde scientifique. A cette époque, elle gardait encore l'empreinte du plus large cosmopolitisme.

C'est alors qu'un homme vint, qui devait en très peu de temps changer du tout au tout, l'aspect de la Roumanie au point de vue médical, et cela grâce à la création d'un corps de praticiens national, chose qui avant lui avait été tentée sans succès aucun.

C'était un Français. — Issu de la bonne noblesse catholique, Charles Davila, Docteur en médecine de la Faculté de Paris, venait à Bucarest en 1853, non pas pour chercher fortune comme tant d'autres étrangers. Il était attitré pour remplir une haute mission culturale et humanitaire que, sur la recommandation du Gouvernement Français, le Prince régnant de Valachie lui confiait, et qu'au prix d'une energie inflexible il sut mener a bonne fin. A son arrivée il n'avait que vingt cinq ans. Aussi le Prince Stirbey, qui attendait de lui la prompte réorganisation du service de santé de l'armée, exclama-t-il soucieux en le voyant: — „Mais que veut-on que je fasse de cette jeune fille? Nous avons besoin d'un homme d'action"... Peu après, il le vit à l'oeuvre, se rasséréna et puis s'attacha à lui avec dévotion.

La carrière de Davila se déroula pendant trois règnes successifs, sans compter la régence d'Alexandre

Ghika, et tous ses souverains lui accordèrent leur entière confiance, avec quelque chose en plus, que le Roi Charles I-er surtout n'octroyait qu'à bon escient.

Une fois installé dans ses doubles fonctions de Médecin Chef de l'Armée et de Directeur de l'hôpital militaire, Davila ne ménagea point ses forces. Il devait pourvoir aux moyens de combler les immenses lacunes d'une institution dénuée de personnel et de matériel. Le Service de Santé n'existait pour ainsi dire pas. Il résolut de le créer de toutes pièces et, pour ce faire, après avoir mis en ordre le piètre établissement où l'on soignait les soldats malades, il aborda une tache autrement ardue et hasardée, celle de former un personnel à la hauteur de son emploi.

Aidé d'un très petit nombre d'éléments indigènes, le voilà à l'oeuvre. Dans l'espace d'une année, il instruit un corps d'infirmiers capables, puis organise une école de chirurgie, qu'il entretient pendant quelques mois à ses frais et à laquelle il adjoint un musée d'anatomie et une bibliothèque scientifique, dont, pour commencer, ses propres deniers assurent le premier fond. En outre il déploye toutes ses forces physiques et intelectuelles, se multiplie, et se dépense sans compter: Il fait à ses élèves en plus de cliniques médico-chirurgicales, des leçons de sciences naturelles, de chimie, de géographie et de français. Ce dernier objet de cours, confié plus tard, lors d'une extension donnée aux programmes, à un lettré français Louis Chardon, ne pouvait manquer dans une institution où l'on ne jurait que par Andral, Cruveilhier, Béclard, Jamain, Orfila, Malgaigne, Nélaton, Ricord, Robin, Trélat et Trousseau. A la faveur de tels auteurs et entre les mains d'un directeur comme Davila l'enseignement, non seulement suivait l'ordre en vigueur dans les écoles de France, mais aussi reflêtait le feu sacré du plus pur esprit français, avec tout ce que celui-ci a de clarté et d'aisance.

Telle était l'Ecole nationale de médecine et de pharmacie que le Gouvernement roumain consacrait définitivement par son décret du 16 Août 1857 et que, le 23

Novembre de la même anée, le Gouvernement de Napoleon III approuvait et assimilait aux écoles de médecine et de pharmacie de France. Elle comptait à cette époque, pas moins de 110 élèves, qui astreints à une discipline et une éducation toutes militaires, faisaient office d'assistants à l'hôpital militaire de Bucarest.

C'était une pépinière modèle de médecins pour l'armée, qui, grâce à un travail commun acharné, ne devait pas tarder à donner les fruits révés pas son fondateur.

Lorsque, trois ans après son inauguration formelle, l'Ecole fournit à l'armée un premier groupe de dix médecins sous-lieutenants, Davila pouvait se dire que son but était atteint et que son oeuvre avait pleinement réussi. Il avait de plus tout droit d'en être fier, car il l'avait mise sur pied „envers et contre tous". Mais il ne se déclara pas satisfait, n'ayant pas de raison devant un premier succès de ne pas supputer les chances d'arriver à un résultat plus brillant. Ce n'était pas de simples officiers de santé qu'il avait résolu de former, afin de pourvoir à de nouvelles fonctions médicales, tant militaires que civiles, que selon ses prévisions, les élèves de son école devaient être appelés un jour à remplir. Les moyens de faire mieux incessament, il ne les avait pas encore. Cependant c'était des docteurs en médecine qu'il ambitionnait d'offrir au pays et son plan était bien arrété.

Il s'efforça donc d'obtenir des bourses d'études pour envoyer quelques-uns des meilleurs licenciés de son école, conquérir leurs diplômes à l'une des Universités étrangères qui leur accordaient une dispense de scolarité et la valabilité de leur titre. C'étaient en dehors des Universités françaises, celles de Turin, de Florence et de Pavie, dans lesquelles à l'éxemple de Napoléon III, le Roi de Sardaigne avait approuvé l'admission des Roumains. Cela n'alla pas sans difficulté, mais il n'y avait pas d'obstacle que Davila ne parvint à surmonter par sa persévérence et il fit si bien que, dès 1864, une première promotion de Docteurs rentraient à Bucarest et se mettaient à sa disposiotion, tous pleins de zèle et d'enthousiasme. Puis les séries se succédèrent à des inter-

vales réguliers et de plus en plus fournies; il y eut tous les ans des départs de „nouveaux" suivant les rentrées des „anciens", la plupart ayant fini leurs études en France.

Ce n'étaient plus les boursiers seuls qui allaient à l'étranger, mais aussi beaucoup d'autres que leurs parents entretenaient.

Cela marchait comme D a v i l a le souhaitait, comme il l'avait prévu et réglé en tout point. Les progrès de son école étaient tels, que, l'automne de 1868, on inscrivit à la Faculté de médecine de Paris pas moins de 41 licenciés roumains. C'étaient autant de Docteurs nouveaux qui, avec les 25 en cours d'études dans d'autres Facultés, devaient venir bientôt grossir la pléïade de jeunes médecins, que le grand organisateur, le maître incomparable réunissait petit à petit autour de lui et que, non sans joie, il pouvait dire formés à son idée et à son exemple. Cela devait garantir qu'ils croiraient en lui et le seconderaient fidélement dans tout ce qu'il projetait de faire encore.

Entre temps il inaugure un nouvel hôpital militaire (1859), bâti spécialement sur ses instructions. Un an après, nommé Ephore des Hôpitaux civils, il introduit dans ces établissements des réformes qui tendent à les relever et les mettre au niveau des hôpitaux de Paris. C'est dabord l'institution du concurs pour la nomination des médecins. Ensuite, les consultations gratuites pour les indigents non hospitalisés. Bientôt enfin c'est l'Internat des hôpitaux, grâce auquel les meilleurs élèves de l'Ecole seront mis en mesure d'acquérir une sérieuse expérience clinique.

Avant la fin de 1860 l'actif de D a v i l a s'était encore accru de la création d'un jardin botanique et de l'élaboration, sous sa direction, de la première pharmacopée roumaine. Ce fut une période extraordinairement productive de sa carrière, où il ne ménagea point ses forces et où sa patience ainsi que sa ténacité furent mises souvent à de rudes épreuves.

Il est pendant quelque temps Inspecteur général de tous les services de santé et marque son séjour dans

ces fonctions, par une excellente réglementation de la médecine publique. Il fait paraître le „Moniteur Médical", préside à la constitution de la première „Société de Médecine Roumaine", trouve le temps de faire des cours publiques, d'organiser des bataillons scolaires à l'instar de ceux de France et clot l'année 1862 par la fondation d'un laboratoire de chimie, qu'il monte grâce aux économies réalisées sur les fonds de la pharmacie de l'armée. Ce fut la l'origine de l'Institut chimique universitaire d'aujourd'hui et d'autres laboratoires de moindre importance.

Un événement important devait se produire bientôt, qui bien qu'attendu par Davila avec une certaine impatience, n'en fut pas moins la cause de quelque trouble dans l'ordre de choses judicieusement établi par lui La loi de l'instruction publique de 1864 décidait la création d'une Faculté de Médecine à Bucarest et le Gouvernement qui, quelques années après, était appelé à réaliser ce projet, ne disposant pas des moyens nécessaires, avait résolu de supprimer à cet effet l'Ecole de Davila, en pleine prospérité. On devait procéder à une transformation progressive de l'Ecole en Faculté, quoique pour les deux — comme il le soutenait trés justement — la place existât: Iassy et Bucarest.

Il en éprouva du chagrin mais surtout une crainte sérieuse; celle de voir péricliter son oeuvre, c'est-à-dire, disparaître l'esprit franc et libéral qu'il avait inspiré au jeune Corps médical. La nouvelle institution menaçait d'arborrer de nouvelles couleurs, absolument contraires à ses sentiments, ce qui l'obligeait de bien se tenir en garde.

Des compétitions étaient nombreuses, que rien ne justifiait.

Il lui fallut lutter d'arrache — pied pendant trois ans pour obtenir, non pas un succés complet immédiat, mais du moins l'adoption d'un moyen terme, assurant l'accès aux chaires de la Faculté, dans le plus bref délai possible, à cet essaim de jeunes docteurs qu'il avait élevé et qui représentait l'élément national, tout en portant le cachet de l'Ecole française. Aussi, tant bien que

mal constitué en 1869, le corps professoral fut-il remanié assez promptement, pour que les influences délétères n'eussent point le temps d'y opérer et qu'au moins triomphat son ambition si légitime. En 1873, année où la Faculté décerna ses premiers diplômes, elle offrait l'aspect souhaité par Davila: Sur quinze professeurs, dix étaient docteurs de la Faculté de Paris. Ce dernier groupe devait s'accroître encore et bientôt parmi les forces qu'il avait fournies à l'enseignement, celles que prêtaient les anciens élèves de l'Ecole Nationale furent représentées trés honorablement au sein du Conseil.

Dès lors le succès était assuré. La nouvelle Faculté continuait la tradition de l'Ecole, sa devancière; son esprit demeurait le même. Les programmes restèrent ceux de Paris et la bibliothèque continua de s'enrichir d'ouvrages français anciens et récents, presqu'à l'exclusion de tous autres auteurs. De plus, le courant qui portait autrefois les jeunes médecins vers la France, où ils achevaient leurs études universitaires, ne fut interrompu qu'un temps assez court. Il reprit de plus belle après, mais ce fut en quête d'un perfectionnement où d'une spécialisation que les docteurs de la Faculté de Bucarest, tout frais émoulus, allaient dorrénavant en nombre à Paris.

Ce qu'il faut relever maintenant, c'est que lorsque la Faculté de Bucarest assuma la charge de dispensatrice de l'enseignement médical en Roumanie, elle héritait de l'Ecole à laquelle elle succédait, une oeuvre de valeur relative, mais d'une portée considérable pour l'avenir. C'était un vocabulaire spécial, qui jusque là avait manqué aux Roumains.

Cette production incontestable de l'activité scolaire et extrascolaire de Davila était le fruit d'un long labeur collectif, où maîtres et élèves avaient mis du leur.

Petit à petit et à tâtons, douze années d'école, de sociétés et de revues, avaient réuni un premier fonds de termes médicaux répondant assez bien au besoin d'exprimer la pensée dans un cercle d'innitiés, mais peu intelligibles au commun des mortels. On n'y retrouvait en effet pas un quart de noms roumains. Bien plus, comme

on ne discutait en général que des auteurs français, le besoin de s'entendre faisait adopter en masse les gallicismes, tant mots que locutions ou tours des phrases, et le tout devenant d'un usage courant, gagnait à la longue droit de cité, dans le langage scientifique roumain. Le courant français dominant dans la formation de la langue littéraire du pays, avait donné de ce côté aussi.

Un résultat dudit courant, dont on ne peut méconnaître l'avantage, et qui du reste justifie sa perpétuation c'est qu'il a rendu à la langue un grand nombre de racines qui faisait partie de son patrimoine latin et étaient oubliées. Un mauvais côté par contre était l'abus auquel il entrainait et qui menaçait de faire perdre à la langue son originalité propre. Le langage des médecins roumains risquait ainsi de devenir tout bonnement un français travesti.

Une réaction ne tarda pas à se produire. Elle émanait spontanément d'esprits cultivés. Davila ne pouvait pas manquer d'en être, et là on reconnait bien son génie clairvoyant.

Point résolu à laisser le langage médical naissant suivre la voie du hasard, où le jetait la nécessité de gagner du temps, lui qui se rendait bien compte que sous l'influence abusive de la langue française, ses disciples cessaient d'être Roumains sans pour cela devenir Français, il abordà le problême par son côté général, celui qui touchait à la culture du peuple. Il comprenait parfaitement que, l'épuration du vocabulaire de médecine, devait être l'effet d'une extension suffisante et du plus grand soin qu'on donnerait aux études de langue et de littérature originale nationales. C'est donc de ce côté qu'il mit en action, tous les moyens par lesquels il pouvait assurer sa contribution active à l'oeuvre.

Le cours de chimie qu'il fit à la Faculté, les leçons et conférences publiques, ses publications et jusques à sa correspondance officielle ou intime, furent un modèle non seulement d'exposition magistrale, mais aussi de pureté de langue et de correction grammaticale. Il avait en outre édité à ses frais en 1867 la „Collection de chants

populaires" du barde national V. Alexandri, et pour répandre le goût des belles-lettres parmi la jeunesse, il distribuit à profusion ce trésor de la poésie roumaine, dans toutes les écoles du pays.

Enfin Davila ne cessa d'exhorter les pouvoirs publics à dirriger toute leur attention vers l'enseignement très negligé du roumain dans les écoles. A lui revient une part importante du mérite de la réforme des lycées, dans le programme desquels, jusqu'en 1877, le roumain n'avait pas figuré, pour la raison — très naturelle, semblait-il en ce temps là — qu'on les avait créés sur le patron des lycées franÇais.

Or, le travail d'épuration que Davila avait ébauché et que la Faculté aurait du continuer, mais dont par excès de commodité elle n'a même jamais assumé la charge, ce travail se poursuit lentement, grâce à un développement des études de langue et de littérature, qui n'éxistait pas du temps du fondateur de la médecine roumaine. A l'avenir, la multiplication des bonnes volontés éclairées, parmi les auteurs médicaux, hâtera la sélection, qui bannira de la langue ce qui est contraire à son génie, en maintenant ce dont il peut s'accomoder, et cet oeuvre parachevé constituera un nouveau titre de gloire pour Davila. C'est lui en effet qui a fixé le point de départ naturel et convenable au langage médical roumain. Il lui revient la gloire d'avoir guidé les médecins roumains, sous l'influence franÇaise, vers un sain nationalisme, qu'en bon Français il prônait dans tous les champs d'activité.

*
**

Pour ce qui est du caractère de Charles Davila, il n'est point de mots qui sauraient le dépeindre mieux que certaines scènes prises dans sa vie publique ou privée, épisodes gais ou douloureux où il paya de sa personne, soit qu'il y fut mêlé par la force des choses, soit que cédant à un élan naturel, son intervention y ait revêtu un aspect providentiel.

Un ample recueil de gestes et d'actions, peu com-

muns à tous égards, est là pour parler de lui éloquemment. Ce qui à été raconté et qu'on ne peut se lasser de répéter de lui, est de nature à mettre en relief des vertus civiques et des qualités, dont toute une race a le droit de s'enorgueillir. Ces qualités, ces vertus, il s'est efforcé durant plus d'un quart de siècle de les infuser aux jeunes générations appelées à bénéficier de ses soins et de ses conseils. C'est le labeur incessant désintéressé, la droiture inébranlable et la dignité en toutes circonstances qu'il leur prêcha constamment.

Dès l'abord, tout de sa personne produisait une vive impression. Sa taille élancée; sa démarche souple et décidée. Il tenait haut la tête dont les cheveux blonds, ondulés et rejetés en arrière, découvraient un grand front. Des yeux bleus pénétrants et doux, mais qui pouvaient devenir sévères, une bouche fine particulièrement expressive, complétaient sa figure empreinte de noblesse. Ses mains étaient splendides et ses pieds délicats.

Il captivait par la franchise de son accueil, par l'affabilité avec laquelle il se mettait au service de quiconque avait recours à lui, sa parole facile et sa remarquable richesse d'expressions.

Les envieux lui pardonnaient difficilement sa suprême distinction, puis cette prestânce et ces reparties spirituelles qui le mettaient audessus du commun. On lui a reproché des moments de violence. Mais aurait-il pu réaliser et conduire à bien tant d'oeuvres, si l'homme d'initiative, l'excellent organisateur qu'il était, n'avait parfois usé de moyens extrêmes pour dompter les récalcitrants dont il n'avait pas réussi à réduire l'obstination, par la chaleur de sa parole et de sa conviction?...

Ce que la Roumanie doit à sa capacité multilatérale ne pourra jamais être oublié. Ce qui en outre et au même degré mérite mention perpétuelle, c'est le coeur ardent et noble, droit et compatissant, c'est le fond de bonté infinie, la philantropie intarissable dominant toute l'activité sans trêve de cet apôtre, toujours prêt au sacrifice immédiat de sa vie pour sauver celle d'autrui.

Rappelons comme preuve, ce régiment de France,

qu'un jour de 1851 un Interne des Hôpitaux d'Angers accompagnait dans une marche. Au passage de la Loire, le pont de la Basse-Chaîne se rompt et tout un peloton est précipité dans les flots... Sans hésitation, le jeune médecin se jette à l'eau. Il sauve au prix de ses efforts quelques hommes près de se noyer. Voilà Davila!

Plus tard, en 1860, un Docteur, tout frais émoulu, pratiquant depuis très peu à Bucarest, se trouve une fois sur le point d'être écharpé par une foule ignorante et forcenée, devant la porte d'une maison où il venait voir un malade, auquel il avait prescrit une potion la veille. L'homme était mort, et sa fin rapide était mise par ses proches au compte de l'ordonnance du médecin. Celui-ci avait beau se justifier, il ne parvenait pas à apaiser la foule qui le molestait en vociférant.

Passait une voiture, qui s'arrête brusquement. Un grand monsieur blond en descend avec précipitation et ordonne qu'on l'informe de ce qui se passe. Mis au courant de l'affaire, il se fait remettre la fiole de médicament, que quelqu'un brandissait, et, comme elle n'avait été vidée qu'à moitié, sans sourciller il en absorbe le contenu...

Ce geste extraordinaire — Comme on y reconnait Davila! — dompte aussitôt la meute agressive. Elle lâche le prisonnier, qui entraine en hâte son protecteur merveilleux chez le pharmacien, car il se pouvait qu'il y eut erreur. Il n'en était rien cependant; le danger présumé n'existait pas. Louis Fialla — le jeune médecin, c'était lui — n'en voua pas moins une reconnaisance sans bornes à son sauveur et rappelait souvent ce trait sublime.

Rappelons aussi qu'en 1865, les forçats des salines de Téléga étaient décimés par un typhus à forme des plus graves. Tout le monde les abandonnait... Un grand médecin dont ce n'était pas la charge, accourt pour les soigner. Il se multiplie, se dévoue et ne les quitte que terrassé par le mal qu'il à contracté à leur chevet. C'est encore Davila!

Esprit subtil et ingénieux s'il en fut, voyant et prévoyant juste, Davila était homme de ressources dans

les situations les plus difficiles. Avec un tact parfait et grand discernement, il savait trouver des solutions inespérées, mettre toute chose à la place convenable et traiter chacun comme il le méritait. Visant haut dans ses belles entreprises et n'ignorant pas le prestige et l'influence que confèrent les honneurs, il en recherchait toujours le plus, non pas pour sa personne, mais pour ceux qu'il secondait en les servant ou en les patronnant. Souvent, dans des cas pareils, il avait recours à des moyens adroits et hardis, que nul autre que lui n'aurait imaginé, encore moins osé employer. Son esprit d'àpropos était toujours étonnant.

C'est au château de Dusseldorf sur le Rhin, en 1866 que Davila fut présenté à Celui qui devait devenir bientôt Charles I-er de Roumanie. Il accompagnait la délégation nationale qui était allée proposer le couronne au Prince, très hésitant devant l'adversité des auspices sous lesquels devait avoir lieu son intronisation. Le geste magnifique, que Davila fit en cette entrevue, contribua certainement à la réussite de la délicate mission. Dans le salon du Prince et en attendant celui-ci, il déroula une grande carte de tous les territoires que Michel le Brave avait réunis sous son sceptre (la Roumanie d'aujourd'hui) et l'accrochant au mur, dès qu'il eût salué son Hôte qui entrait, il répondit a Sa manifestation de surprise, par ces mots pleins d'emphase mais de bon augure: „Je mets sous les yeux de V. A. Son futur royaume".

Ce furent le premier contact et les premiers mots échangés entre ces deux grandes figures. Charles I devenu roi ne l'oubliait pas. Lorsqu'après son couronnement, en 1881, un ministre le salua du titre de „Majésté", en faisant remarquer qu'il était le premier qui donnait ce tire au Roi, le Souverain se hâta de repliquer: „Davila me l'a prédit, en me saluant, dès 1866".

Mais l'élection du prince Carol n'avait pas été exempte d'opposition. A Iassy, où une faction qui penchait vers la Russie entretenait des troubles, doublés de tendances séparatistes, on avait vu alors cette chose incroyable mais bien caractéristique: D'un côté l'Archevê-

que Callinic, Métropolitain de Moldavie, qui, le crucifix en main exhortait les rebelles à répudier le prince élu. Du côté opposé, Davila, qui dans un élan de nationalisme éclairé, se mettait le 3 Avril 1866 à la tête des troupes chargées de rétablir l'ordre, et réduisait les factieux à l'impuissance.

Peu de temps après il accompagne son souverain qui allait à Constantinopole, se présenter au Sultan et recevoir l'investiture.

Le Protocole voulait que les Hospodars de Roumanie, lorsqu'ils se présentaient à la cour Ottomane, eussent accès au sérail par la porte des esclaves, l'entrée principale, la grande porte de marbre, servant au passage du Sultan seul. Davila songea qu'il fallait éviter au prince Charles, ce qui a ses yeux passait pour une humiliation et avisa aux moyens de couper court à l'ancienne coutume. L'occasion s'offrit à la seconde audience chez le Sultan. Ce dernier avait fait commander en l'honneur de Charles I-er, une revue militaire sur la place d'armes Pankaldi, à laquelle le Prince devait se rendre à cheval suivi d'un brillant état-major.

— „Il faut, lui dit Davila, que V. A. et toute sa suite passe à vive allure devant la porte des esclaves et franchisse délibérément la porte Impériale. Je me charge de faire le nécessaire pour rendre la chose possible et en prends la responsabilité entière". Le Prince répondit qu'il s'en rapportait à lui, mais trouvait que c'était délicat.

Allant alors trouver le haut fonctionnaire préposé à la garde de la porte de marbre, Davila lui enjoignit d'ouvrir au Prince qui devait sortir, car — disait-il — tel était l'ordre supérieur. Devant l'étonnement du Turc, il s'empressa de déposer dans ses mains une bourse contenant une forte somme en livres d'or, argument qui le convainquit aussitôt. Le Prince fit sa sortie en grande pompe, par la porte réservée au padischah, gagnant ainsi un surcroît de considération de la part du peuple turc, qui dit: „C'était écrit"!...

C'est pendant la guerre de 1877—78 que Davila fit l'admiration de tout le monde, par ses ressources in-

finies et son humeur imperturbable. Il était partout, pensait à tout, donnait des idées à point et avait toujours le mot qui anime.

— „Je voudrais tellement — lui disait le Prince Charles, un jour qu'ils rentraient ensemble des tranchées — faire plaisir à tous ces braves".

— „Votre Altesse le peut, elle n'a qu'à leur envoyer des flûtes.

— „Des flûtes"? s'étonna le Prince.

— „Oui, pour qu'ils puissent jouer leurs *doïnas* 1) et danser, si le coeur leur en dit"...

Son courage, il le prouva plus d'une fois, mais aussi quelle endurance et quelle longanimité! Malgré une sciatique, dont il souffrit horriblement durant toute la campagne, il fut tout le temps debout, se déplaçant sans cesse à cheval ou en voiture. Lorsqu'à la fin il eut un anthrax à la nuque, contracté en soignant des blessés infectés, il en fut réduit à supporter une opération des plus douloureuses, sans anesthésie, car le Dr. Russ, chirurgien des Hôpitaux de Iassy devant une menace de syncope qui lui révéla un défaut du coeur, dut renoncer au chloroforme et faire sur ce corps miné par la fatigue et les privations, l'incision cruciale classique, large et profonde, que le malade supporta stoïquement.

Bien plus avec un sang-froid superbe il ordonna presque l'opération, disant qu'il la souffrirait bien, puisque seule elle offrait le salut et qu'il voulait vivre, pour revoir ses enfants. Puis il ajouta d'un ton mi-pénétré mi-goguenard, en montrant sa nuque: Je veux bien porter notre emblême là aussi"! C'était une allusion à la „Croix Rouge Roumaine" dont il était le fondateur.

Mais il est une autre série de traits, où se révèlent la grandeur d'âme et l'élévation des sentiments qui étaient en Davila, traits d'innéfable générosité, dont sont capables seules les natures d'élite qui, ayant voué leur vie à leurs semblables, partagent les peines des autres

1) Romances.

sans contrainte et n'apréhendent jamais de souffrir trop pour eux.

C'est Davila qui, la nuit du détronement du Prince Couza recueillit sans hésiter chez lui la Princesse Hélène et ses enfants affolés, secourant une femme vertueuse dans son malheur et apaisant l'alarme que lui causait ce coup immérité du sort.

Il avait le souci constant de la charité et du bien à faire autour de soi.

C'est mû par une grande pitié pour les malheureux petits abandonnés qu'il avait réuni dans sa propre maison trente enfants trouvés, et il disait souvent: „Aux deshérités, le plus d'amour"!... Ce fut l'origine de deux orphelinats, l'un pour garçons, l'autre pour fillettes. A ce dernier, (par la suite l'Asyle „Elena Doamna"), Davila consacra toute sa vie la plus grande partie de ses loisirs. Il réussit à en faire une institution modèle, et la joie qu'il en éprouvait, se manifestait par un redoublement de sollicitude de sa part, avec des attentions délicates et des câlineries paternelles, qui se renouvelaient à la moindre occasion. Ainsi, lors de la frappe de monnaie d'argent, par le Gouvernement Roumain au commencement de 1873, Davila ayant touché sa solde en francs nouveaux, les fit percer, puis garnir de cordonnets rouge et blanc, et envoya tout le stock aux orphelines, en guise de „Martişor" porte-bonheur avec lequel, selon la coutume, tout le monde féminin inaugure le mois de Mars.

C'est toujours Davila qui, lorsque déjà ses jours étaient comptés, apprenant un jour que l'Asyle d'orphelines fondé par lui était en flammes, quitte précipitamment son lit de souffrance et rejoint son jeune monde, à temps pour organiser l'évacuation des bâtiments dans un ordre et un calme si parfaits, qu'on aurait pu croire assister à une sortie en promenade des élèves. Surmontant la douleur poignante que lui causait la vue du sinistre, il obligeait les petites à descendre par deux, en se donnant la main et en chantant. Les classes où s'était déclaré l'incendie se vidèrent toutes ainsi. Sous son oeil

vigilent, nulle débandade possible! On lui obéissait avec confiance. Sa prèsence et son sang-froid rassurant tout le monde, suffirent à conjurer la panique.

Tous les jeunes docteurs qui venaient des universités étrangères, visitaient Davila dans sa maison de Cotroceni[1]. Les derniers temps sa santé étant très éprouvée, il se laissait examiner par ces jeunes confrères, écoutait leur avis ou l'exposition de quelque nouveau traitement.

Ce fut en 1883 le tour de Chr. Buicli, lui aussi tout nouvellement rentré de Paris et faisant son service militaire On causa. Buicli percuta, palpa, ausculta. Davila ne le perdait pas des yeux, fronçant un peu les sourcils et, dès que le jeune médicin fut parti: „Jean — dit-il à son gendre, le Commandant Perticari, — prenez donc une feuille de papier et faîtes moi une demande de six mois de congé pour le Dr. Buicli, pour cause de santé".

— „Mais mon Général, il n'a rien demandé"!?

— „Non, dit Davila, mais pendant qu'il m'auscultait, je l'ai entendu respirer. Il est malade. Il faut qu'il aille quelque part dans la montagne, soigner ses poumons"...

Tant qu'il vécut, Buicli se souvint avec gratitude de cette bienfaisante intervention.

Mais combien d'autres traits semblables ne pourraît-on rappeler encore? — Il y en a à foison.

Pourtant, de toute cette vie de labeur et de dévouement, la seule récompense à laquelle Davilla semble avoir tenu, ce fut le sentiment, que le peuple roumain qui le connaisait si bien, le respectait et l'aimait ardemment et que les quelques ennemis qu'il avait, bien malgré lui, eux-mêmes l'admiraient. Par contre, le destin ne lui ménagea pas les coups les plus cruels.

Il était parvenu, après la doleur d'un premier veuvage, à se créer un foyer réconfortant et une famille adorée, grâce à une créature accomplie qui, unissant aux

1) Faubourg de Bucarest.

vertus les plus insignes, un fond sérieux d'idées en tout semblables aux siennes, était pour lui la compagne idéale. Aussi l'avait-elle secondé fidèlement pendant 11 ans dans toutes ses nobles entreprises, épouse dévouée, mère incomparable, colaboratrice de plus en plus précieuse, lorsque par une méprise aussi inconcevable que terrible, elle lui fût ravie soudain.

C'etait un Dimanche matin; le 13/25 Janvier 1874. Davila venait de faire une leçon publique de chimie à l'Hôpital Coltza et passait de l'amphithéatre dans le laboratoire, accompagné de son épouse et de sa bellesoeur. M-me Davila se sentait souffrante et demanda une dose de quinine.

Or, dans un laboratoire, les bocaux contenant des alcaloïdes ne sont pas toujours disposés dans l'ordre que les pharmacies sont tenues d'observer, et les toxiques les plus violents n'ont pas de placard spécial. Il s'ensuit qu'il peut arriver facilement qu'un bocal de poison soit pris pour un autre; dans les travaux de laboratoire cela ne tirre guère à conséquence. Cette fois cependant il y allait d'une vie chère à tous ceux qui se trouvaient là, sans que l'un deux eut un instant l'appréhension du grand danger qu'elle courrait. Et justement, la fatalité voulut que, dans sa hâte de satisfaire la requête — imprudente, vu l'endroit — de cette femme révérée, le chef du laboratoire se trompât de bocal. Anica Davila, en route vers la maison, expirait dans d'attroces spasmes, moins d'une demi-heure après avoir avalé la poudre qu'il lui avait donnée. C'était de la strychnine!...

Que ce malheur, le plus grand qui put frapper Davila, ait brisé, sa vie, il est presqu'inutile de le dire. Il avait perdu, comme il répétait lui-même, „la gloire de son ambition, l'orgueil de ses espérances". Le fait simple était un désastre; son côté dramatique ne pouvait constituer un surcroît de sensationnel que pour des indifférents. Mais une chose bizarre qu'il y a lieu de mentionner, circonstance particulièrement impressionnante pour Davila et les siens, c'est un détail qu'il raccontà par la suite.

Il possédait une bague talisman, une turquoise gravée, montée sur un anneau d'or mat, que — en la recevant, encore jeune homme — il s'était engagé à toujours porter au doigt, le 13 de chaque mois, sans jamais y manquer jusque là.

Lorsque le matin du jour fatal il était monté en voiture pour se rendre à son cours, il avait juste le temps d'y arriver à l'heure. Aussi, s'apercevant à une certaine distance de la maison qu'il avait oublié sa bague, il pensa devoir ne pas rebrousser chemin.

— „Rentrons la chercher, insistait M-me D-avila".

— „Non, répliquait-il après avoir consulté sa montre, nous serions en retard. Nous rentrons sitôt ma leçon finie".

Ce n'était que pour une heure, mais la fin de cette heure hélas! devait marquer le commencement de son calvaire. Il y alla sans défiance.

Prédestination?... Coïncidence?... Qu'importe! Le fait n'en est pas moins étrange, pouvant donner à réfléchir aux plus sceptiques.

Quand, aux approches de sa fin, Davila disait à ses intimes: „C'est par le coeur que j'ai vécu, c'est par lui que je meurs", il n'était certes pas question de ses souffrances physiques, quoique de tous temps elles ne lui eussent point été épargnées. C'était bien plutôt l'écho de son lot immense de décéptions et de chagrins, de tant de jours de noire détresse, qu'il laissait entendre.

Aussi lorsque, le 7 Septembre 1884, il se fut éteint, sa belle figure, image de l'intelligence la plus étincelante et de la bonté souveraine, était-elle tellement ravagée qu'on eut dit d'un vieillard. Et le masque de la mort, creusant ses traits fortement, leur imprimait l'expression d'une volonté irrévocable, cette volonté éclairée qu'il avait consacrée toute au bien de ses semblables.